

—C'est presque une position sociale de nos jours, de parler français à la perfection.—J. Novicov.

LE MADAWASKA

—Il n'est pas de plus grande gloire que de combattre pour la langue de la patrie.—Jean Dorat.

J.-G. BOUCHER, éditeur-propriétaire

ABONNEMENT: Canada \$1.50 Etranger \$2.00

Rédigé en collaboration.

Le Bon Berger

Quand l'aube se leva, après la nuit solennelle, les bergers songèrent à leurs troupeaux et redescendirent vers la vallée de Bethléem.

Or, en ce temps-là, la peste régnait parmi les troupeaux de la montagne. Chaque jour, les pauvres pasteurs enterraient une dizaine de leurs plus belles bêtes et ils ne savaient comment arrêter la contagion. Les lions et les loups rôdaient aussi autour des berceaux et les cloisons de planchers étaient souvent tachées de sang.

Et, en regagnant leurs pacages, les bergers mêlaient à leurs émotions joyeuses le grave souci du lendemain. Ils se disaient naïvement: "Peut-être que c'est fini maintenant... Le jeune roi d'Israël a promis la paix au monde: autant vaut dire qu'il n'y aura plus de loups dans la montagne. Et puis le vol blanc des anges a dû purifier l'air et l'herbe de nos prairies."

Or, ils furent bien étonnés de constater que, cette nuit-là, la Mort avait passé en même temps que la Vie et que l'hécatombe était aussi drue que la veille.

"Moi, je sais, dit le plus avisé des quatre, je sais. Les Anges ont chanté: Paix aux hommes de bonne volonté. Cela signifie à mon sens que le nouveau roi n'est pas venu pour faire tout l'ouvrage à lui seul et que nous ne sauverons nos troupeaux qu'en les gardant nous-mêmes."

Et ils s'assirent sur un roc, cherchant par quel moyen ils pourraient en finir avec la peste et avec les fauves.

L'un d'eux proposa ceci: "Il nous reste quelques berceaux intacts. Si l'on dispersait les bêtes galeuses à travers les bergeries saines, m'est avis qu'on les guérirait."

On essaya tout d'essuite. Et, le lendemain, on vit que la contagion n'était répandue partout et que tous les troupeaux étaient maintenant contaminés. Et la plainte fut amère sur les lèvres des pasteurs déçus.

"C'est le contraire qu'il fallait faire, observa un berger. Mon berceau est le moins atteint. J'ai des brebis de vieille race et de bon sang. Si vous voulez, j'en conduirai quelques-uns en chacun de vos troupeaux. La santé est contagieuse comme la mort."

Dès le soir, il amena de-ci de-là ses jeunes bœliers les plus beaux et ses agneaux les plus blancs. Et, dans le pêle-mêle des toisons diverses, on put croire que l'espoir naissait de la guérison prochaine. Hélas! la nuit même, les brebis transplantées étaient touchées par le mal et la lueur de l'aube éclaira leurs cadavres.

Le troisième berger avait remarqué que les chiens aboyaient au moment où l'on ouvrait la porte de la bergerie et qu'ils mordaient à belles dents dans la laine des transfigés: "J'y suis! dit-il. Ce sont les chiens qui sont la cause du mal. Ils effraient à force d'aboyer et sans doute que leurs morsures sont venimeuses. Si on tuait les chiens..."

Et l'on tua tous les chiens qu'on put trouver. Ceux qui échappèrent furent désignés à la police de Bethléem et l'on mit à prix la tête de ces enragés.

Mais le lendemain, les bergers constatèrent que la peste avait fait autant de victimes et que, par surcroît, les lions et les loups avaient fait le double. Et ils furent plus tristes que jamais, mais ils ne doutèrent point une minute de la promesse faite aux hommes de bonne volonté.

Le quatrième berger n'avait rien dit encore. C'était un homme de sens rassis qui observait, méditait et parlait peu. Il s'était bien soumis aux deux premières expériences, mais d'un air plutôt narquois et sans la moindre conviction. Après cela, il avait caché ses chiens au moment du massacre, en se disant qu'on finirait pas rendre justice à ces bonnes bêtes et qu'en tout cas il serait toujours temps de les immoler le jour où les loups signifieraient la paix avec les brebis.

"Voulez-vous laisser faire? dit-il. J'ai mon idée. Mais, comme elle est très vieille et très simple, j'ai peur que vous ne la trouviez un peu sotte. Revenez dans quelques jours..."

Alors il fit ceci. Il ouvrit la porte de son berceau et il en sortit les bêtes malades. Il ne les tua point; seulement, il les mit à part et assez loin du troupeau. Trois ou quatre fois le jour, il allait à elles. Il pansait leurs plaies après les avoir lavées dans l'eau de sources claires. Il nettoyait leur toison de la poussière des routes et de la fange des ornières. S'il en mourait une, il la jetait aussitôt par-dessus la clôture du berceau et il ne permettait point aux autres de flairer le cadavre. Et jamais on ne vit tant et de si bons d'une bergerie. Ils allaient et venaient, la nuit, le jour, interrogeant la vallée, attentifs au moindre bruit. Et quand la silhouette d'un lion ou d'un loup apparaissait derrière un buisson, ils aboyaient à réveiller les morts. Ils se trompaient bien de temps en temps, mais le berger n'avait point le cœur ingrat et il ne les insultait ni du bâton ni de la voix. Il se disait: "Il faut leur pardonner une erreur pourvu qu'ils ne par-

G. N. TRICOCHÉ

VARIETES

BOISSONS AMERICAINES

Parler de boissons américaines semble s'engager sur la voie brillante de la prohibition. Mais si l'on réfléchit un peu, on se rend compte que les choses faisant l'objet de la dite prohibition et des continuelles violations de cette dernière ne sont pas, généralement parlant, des productions américaines. Les véritables "boissons américaines" sont les ice cream sodas, sundaes, etc. Et ces mélanges de bonbons et de lait mériteraient les honneurs d'une monographie spéciale et fouillée, car elles rentrent dans la catégorie des institutions nationales. Il est de fait que rien de ce genre n'existe ailleurs. Si vous êtes en Allemagne par exemple, et entrez dans un de ces établissements annonçant "American Soda-Wasser", la boisson que vous y trouverez vous causera une pénible et indigeste surprise. Même les Américains qui ont tenté d'ouvrir dans les capitales européennes des "Soda Fountains" ou "Ice Cream Parlors" ont fait presque invariablement de mauvaises affaires. Il semble que ces produits sont si complètement américains, qu'ils ne peuvent prendre pied ailleurs que dans leur contrée d'origine. A ce sujet, il

n'est peut-être pas sans intérêt de constater que c'est à Dolly Madison que nous devons l'invention de l'ice cream vers 1840. C'est ce qui a fait dire à un gourmet que la femme du quatrième président des Etats-Unis, fameuse pour sa beauté, sa grâce et son charme hôte, n'a jamais reçu la justice qui lui est due pour son principal accomplissement... Les chercheurs nous apprennent que c'est la femme d'un officier de marine, Mrs Nancy Johnson, qui inventa la glacière à ice cream: cette dame méritait certes presque autant de reconnaissance que Dolly Madison! Un fait assez peu connu est que la plupart des mélanges réfrigérants à la mode sont dus à des étudiants de grandes universités ou de célèbres collèges d'Amérique. C'est ainsi que le chocolat, le mint soda vient de Smith College, le fudge sundae, de Vassar; les jiggers, d'autre part, sont originaires de Lawrenceville; et certaines "concoctions" ont leur berceau à Bryn Mawr et des collèges de la Nouvelle Angleterre. Voilà certes ce que n'avaient pas prévu les graves fondateurs de ces Temples du Savoir!

George Nestler Tricoché.

Mœurs d'autrefois

LES ETRENNES A LA CAMPAGNE

Notre temps a vu "Santa Claus" entrer en grande pompe dans les villes, emportant de pays lointains les jouets les plus magnifiques et les plus coûteux. Nos parents, habitués pourtant aux plus renversantes transformations, doivent songer aux "Jours de l'an" de jadis, et s'étonner d'avoir vécu en des époques si différentes. Ceux-là surtout qui furent élevés à la campagne, plus conscients, peut-être, du contraste, s'étendront complaisamment sur les étrennes d'autrefois, avec le secret désir de donner aux jeunes une leçon de simplicité et de modération.

En ce temps-là c'était l'Enfant-Jésus, nous dit-on, qui faisait la grande distribution des étrennes. A l'heure où dorment les petits, il parcourait en personne les campagnes, et frappait à chaque porte très discrètement: si discrètement même qu'aucun enfant ne se souvient de l'avoir entendu. Certains, pourtant, ont prétendu qu'en cachette l'Enfant-Jésus se faisait aider par les parents. Pour s'être endormis trop tard, ou pour voir feint de l'être, ils ont surpris le secret. Du moins, ajoutent-ils, le petit Jésus ne cédait pas place qu'en secret et surtout, pas à "Santa Claus". Depuis, contrité de se voir supplante par le cœur des enfants par ce gros bonhomme bruyant, il ne redescend plus que dans les familles où l'on veut bien l'en prier. Quoi qu'il en soit, c'était un beau spectacle que la distribution des étrennes. Vous auriez vu d'abord la mère, radieuse, se blâ-

tisant point avec l'enfermé. Et huit jours ne s'étaient point écoulés que la peste était vaincue, que les loups et les lions mouraient de faim dans le désert.

Les compagnons vinrent et ils admirèrent. "Alors, demanda l'un, tu sais, toi, ce que c'est la bonne volonté pour nous autres, les bergers?"

—Ma foi! dit le brave homme, je ne suis pas docteur en Israël, mais il m semble que ce doit être ceci.

—Quoi donc?

—Voir clair d'abord.

—Et puis?

—Et puis aimer son troupeau, l'aimer assez pour savoir quelquefois retrancher.

—Et enfin?

—Enfin avoir de bons chiens et surtout n'en tuer jamais un seul...

Chanoine LECIGNE.

LE NOEL DE JEAN QUIBOIT

—Psitt!... Psitt!... Par ici, Jean Quiboit!

Un homme étonné et stupéfait, un lendemain de la fête de Noël, fut notre brave Jean Quiboit qui, frappé soudainement par la mort, se trouva ce matin-là, sur la route du palais du jugement particulier. Sa pauvre âme, en quittant la terre, grelottait de froid, mais à mesure qu'elle s'avancait vers les cieux éthérés, elle se sentait plus vaillante et plus alerte. Chemin faisant, elle rencontra beaucoup d'autres âmes qui, comme elle avaient quitté la vallée des larmes et toutes s'acheminaient vers l'apoteose du Paradis pour subir le terrible interrogatoire.

A force de marcher, notre Jean Quiboit arrivait dans un immense appartement où des âmes nombreuses attendaient patiemment leur tour d'être interrogées. Appartement splendide, illuminé, décoré de mille tableaux représentant la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la Sainte Vierge, des martyrs, des apôtres et de tous les saints. Notre Jean n'en croyait pas ses yeux. Comme dans un musée notre Jean Quiboit regardait, examinait et ne se rassasiait pas de ces splendeurs.

Tout à coup, une voix se fait entendre: Jean Quiboit, de Saint-Louis?

—Présent, répond notre homme.

—Psitt!... Psitt!... Par ici, premier couloir, deuxième porte à gauche.

Et un grand archange éblouissant de lumière et de richesse, conduisait l'âme de Jean Quiboit devant saint Pierre pour subir son premier interrogatoire. Notre Jean Quiboit, devant ces splendeurs n'en menait pas bien large. Chemin faisant, il faisait aussi son examen de conscience, et il était moins que rassuré. Pourquoi?

—C'est ici.

Et l'archange ouvrit une grande porte, et l'âme de Jean Quiboit entra dans le grand appartement éblouissant de mille feux et lumières. Saint Pierre était là les Apôtres, saint Jean, son patron, son bon ange et aussi le démon qui l'attendait. Saint Pierre, en le voyant arriver, lui dit en ajustant ses besicles:

—Allons, mon brave asseyez-vous? Quel est votre nom? Quelles sont vos bonnes œuvres qui vous autorisent à entrer en Paradis?

—Mon bon saint Pierre, j'ai été de Saint-Louis, province de la Saskatchewan, Canada.

—Ah, bien! Saint-Louis? Saint-Louis? Voyons le Grand Livre.

Et saint Pierre de feuilleter les pages: et enfin:

—Voilà: Saint-Louis... Nous disons Saint-Louis, votre nom?

—Jean Quiboit de mon vivant, et époux de Jeanne Quinaty.

—Bon... Bien... dit saint Pierre. Voilà ta page mon bon ami, Hum!... Hum!... Tu auras fort à faire pour entrer dans le paradis.

—Hum!... Hum!... Je ne vois pas ta situation bien d'air.

—Pourtant... Pourtant...

—Oh! il n'y a pas de pourtant.

reautés de gris et de bleu! "C'était donc pour ça que les enfants, que le soir on te voyait l'attarder si longuement près de ta lampe, alors que tout le monde dormait!" "C'est égal, se dira-t-elle en elle-même, vienne la vent d' nord, vienne la poudrière, mes petits se rident du froid en se rendant à l'école."

—Les étrennes d'autrefois. Et bien! convenons que, tout de même, nos pères nous ont légué d'admirables exemples de simplicité et de modération. Et parce qu'ils avaient l'art d'apprécier les dons du cœur, non pas au prix qu'ils coûtent, mais à la bonté de celui qui les offre, convenons qu'ils possédaient la leçon du véritable bonheur.

—UN PASSANT.

"Le Quartier Latin"

—Voyons, saint Pierre, regardez mieux!

—J'ai beau regarder, je ne vois pas grand-chose à ton actif...

—Mais, j'étais un bon époux, un bon père de famille. J'ai payé ma dime, mon banc; j'ai donné pour la réparation de notre église, pour le presbytère. A tous les bazars j'y étais. A preuve que notre curé n'a jamais fini de quémander... Quand c'est fini d'un bord, y recommence de l'autre. Mais comme c'est pour le bon Dieu et son Eglise, j'ai donné comme les autres... Je faisais mes Pâques, la Toussaint et Noël, et me voici au lendemain de la fête, ma conscience assez à l'aise...

—Oui, dit saint Pierre, heureusement pour toi que tu as racheté par tes aumônes, par ta charité, tes fautes et tes omissions; mais, tout de même, la mesure n'est pas juste... Allons, je vais à l'articule de la messe: y étais-tu assidu? l'entendais-tu... Comment! malheureux tu...

—Mon bon saint Pierre, cela n'est pas arrivé souvent!

—Comment! pas souvent! Tu dis "pas souvent"?... Une fois c'est de trop. Passer le temps de boire à t'assouler...? Ton compte la messe avec tes compagnons, a-t-il bon!

—Je...

—Ta, ta, ta... Et puis, c'est pas fini, saint Pierre en ajustant ses lunettes et en parcourant du doigt le long réquisitoire de Jean Quiboit. Et les danses, tu n'en manquais point non plus, pour y boire et vendre de ton "sacré home brew". Si seulement tu pouvais invoquer ton ignominie mais tes curés te l'ont assez prêché. Et tu revenais en quel état?... Et le scandale que tu donnais à tes enfants, à tes voisins?

—Tu ruinais ta santé et ta fortune!... Malheureux! je ne te vois pas... bien blanc.

Ecrasé par ce réquisitoire, Jean Quiboit ne disait plus mot. Que devenir? Son ange gardien, son saint patron essayèrent d'atténuer les rigueurs de saint Pierre qui transmettait son relevé pour le Souverain Juge. Puis la Sainte Vierge s'interposa et rappela fort à propos que Jean Quiboit disait sa prière et son chapelet en famille et que pour ses diverses fautes il pourrait les expier en purgatoire avant d'entrer au Paradis.

Justement à ce moment-là, vint à que la porte entrouverte pour Jean Quiboit entendit des concerts et des flots d'harmonie pour célébrer l'anniversaire de la fête de Noël. Le ciel éblouissant de lumière. Dieu le Père, Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu le Saint-Esprit, sur des trônes d'or, entourés de tous les esprits célestes et de tous les saints... Il fut saisi de cette vision d'un instant, et se dit: "Si j'avais été plus sage et si j'avais mieux sanctifié le dimanche, je verrais tout cela maintenant. Et maintenant où vais-je aller?"

Il en était là de ses pensées, quand soudain saint Pierre le rap-

pela et lui dit:

—Tout calculé, mon pauvre Jean Quiboit je viens de recevoir ta sentence. Le Souverain Juge te condamne à cent années de purgatoire et à assister à la messe ainsi qu'aux vêpres, la-bas... à allumer les cierges et à lea éteindre... La place de bœuf du purgatoire t'attend. Adieu, Jean Quiboit!

—Cent ans de purgatoire!... Miséricorde!

Il se réveilla et raconta son rêve à sa femme. Depuis ce temps-là, Jean Quiboit est sobre, ne va plus aux danses et ne manque plus jamais la messe.

GENET.

Chez le marchand de Tableaux

—C'est pour un cadeau de Noël, quel tableau me conseillez-vous d'acheter?

—Tenez, celui-ci conviendrait très bien: il est intitulé "avant l'orage!"